

**LA PETITE
DERNIÈRE**

FATIMA DAAS

LA PETITE DERNIÈRE

Roman



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© Les éditions Noir sur Blanc, 2020.
© 2021, Voir de Près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-292-9

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Sur l'auteure

Fatima Daas est née en 1995 à Saint-Germain-en-Laye. Ses parents, venus d'Algérie, se sont installés à Clichy-sous-Bois. Elle grandit dans la petite ville de Seine-Saint-Denis, entourée d'une famille nombreuse. Au collège, elle se rebelle, revendique le droit d'exprimer ses idées et écrit ses premiers textes. Au lycée, elle participe aux ateliers d'écriture conduits par Tanguy Viel. Encouragée par l'écrivain et sa professeure de français, elle s'inscrit au master de Création littéraire de Paris 8. Elle se

définit comme féministe intersectionnelle. *La Petite Dernière* est son premier roman.

Je m'appelle Fatima.

Je porte le nom d'un personnage symbolique en islam.

Je porte un nom auquel il faut rendre honneur.

Un nom qu'il ne faut pas « salir », comme on dit chez moi.

Chez moi, salir, c'est déshonorer. *Wassekh*, en arabe algérien.

On dit *darja*, *darija*, pour dire dialecte.

Wassekh : salir, foutre la merde, noircir.

C'est comme « se rapprocher » en français, c'est polysémique.

Ma mère utilisait le même mot pour me dire que j'avais sali mes vêtements, le même mot quand elle rentrait à la maison et qu'elle trouvait son Royaume en mauvais état.

Son Royaume : la cuisine.

Là où l'on ne pouvait pas mettre les pieds ni la main.

Ma mère détestait que les choses ne soient pas remises à leur place.

Il y avait des codes dans la cuisine, comme partout ailleurs, il fallait les connaître, les respecter et les suivre.

Si l'on n'en était pas capable, on devait se tenir à l'écart du Royaume.

Parmi les phrases que ma mère répétait souvent, il y avait celle-ci : *Makènch li ghawèn, fi hadi dar, izzèdolèk.*

Ça sonnait comme une punchline à mon oreille.

« Il n’y a personne pour t’aider dans cette maison, mais on t’en rajoute. »

En tordant mes orteils dans mes chaussettes hautes, je rétorquais souvent la même chose.

– Il faut me le dire si tu as besoin d’aide, je ne suis pas voyante, je ne peux pas le deviner.

À quoi ma mère répondait du tac au tac qu’elle n’avait pas besoin de « notre » aide. Elle prenait bien soin

de dire « notre », une manière de rendre son reproche collectif, d'éviter que je ne le prenne personnellement, que je ne me sente attaquée.

Ma mère a commencé à cuisiner à l'âge de quatorze ans.

D'abord, des choses qu'elle nomme *sahline* : faciles.

Du couscous, de la *tchouktchouka*, du *djouwèz*, des tajines d'agneau aux pruneaux, des tajines de poulet aux olives.

À quatorze ans, je ne savais pas faire mon lit.

À vingt ans, je ne savais pas repasser une chemise.

À vingt-huit ans, je ne savais pas faire de pâtes au beurre.

Je n'aimais pas me retrouver dans la cuisine, sauf pour manger.

J'aimais bien manger, mais pas n'importe quoi.

Ma mère cuisinait pour toute la famille.

Elle élaborait des menus en fonction de nos caprices.

Je refusais la viande, j'avais du poisson ; mon père ne pouvait pas faire sans, son assiette n'en manquait pas.

Si Dounia, ma grande sœur, avait envie de frites plutôt que d'un repas traditionnel, elle l'obtenait.

D'aussi loin que je me souviens,

je vois ma mère dans la cuisine, les mains abîmées par le froid, les joues en creux, en train de dessiner un bonhomme avec du ketchup sur mes pâtes, décorer le dessert, préparer le thé, ranger les poêles dans le four.

Il ne me reste qu'une seule image : nos pieds sous la table, la tête dans notre assiette.

Ma mère aux fourneaux, la dernière à s'installer.

Le Royaume de Kamar Daas, ce n'était pas mon espace.

Je m'appelle Fatima Daas.

Je porte le nom d'une Clicheoise qui voyage de l'autre côté du périph pour poursuivre ses études.

C'est à la gare du Raincy-Villemomble que j'attrape le journal *Direct Matin* avant de prendre le train de huit heures trente-trois. Je lèche mon doigt pour faire défiler les pages efficacement. Page 31, en grand titre : Se détendre.

En bas de la météo, je trouve mon horoscope.

Je lis, sur le quai, mon horoscope de la journée et celui de la semaine.

Si tu veux pouvoir supporter la vie, sois prêt à accepter la mort (Sigmund Freud).

Votre climat astral : Ne vous minez pas si vous ne pouvez pas rendre service à tous ceux qui vous le demandent, pensez à vous ! Réfléchissez avant de vous lancer dans des projets de grande ampleur, ne confondez pas votre optimisme avec forme olympique.

TRAVAIL : Il faudra prendre des décisions énergiques. Votre réalisme sera largement votre meilleur atout aujourd'hui.

AMOUR : Si vous êtes en couple, faites attention de ne pas décourager